Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

126 | 2019

Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses
(2017-2018)

Origines du christianisme

Pierluigi Piovanelli

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/2708>

DOI : 10.4000/asr.2708

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2019

Pagination : 213-221

ISBN : 978-2909036-47-2

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Pierluigi Piovanelli, « Origines du christianisme », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 126 | 2019, mis en ligne le 19 septembre 2019, consulté le 09 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/2708> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.2708>

Tous droits réservés : EPHE

Origines du christianisme

Pierluigi PIOVANELLI

Directeur d'études

LES conférences de cette année ont porté, respectivement, sur (1) « Le Jésus historique dans la recherche actuelle : enjeux et perspectives », et (2) « Jésus de Nazareth et la mystique de la Merkava ». Il s'agit d'un programme de recherche qui va s'étaler sur trois ans, jusqu'en 2019-2020.

I. Textes, contextes, méthodes, enjeux et perspectives

« Énormément d'informations sont accessibles, mais il y a très peu de connaissances de ce qui se passe. [...] Une des raisons, c'est qu'on ne sait pas interpréter les faits, les mettre en rapport les uns avec les autres »¹. Tel est le constat de Marc-Antoine Dilhac, titulaire de la chaire de recherche du Canada en éthique publique et théorie politique à l'Université de Montréal, face à la montée constante des informations numériques et à la difficulté de les mettre dans une relation qui produise du sens – un constat d'impuissance qui pourrait s'appliquer tout aussi bien au domaine des études sur le judaïsme du Second Temple et les origines du christianisme, un domaine d'études qui s'étend, désormais, depuis le IV^e siècle avant notre ère (le début de l'hellénisation du Proche-Orient), en amont, jusqu'au moins le IV^e siècle de notre ère (l'adoption du christianisme nicéen en tant que religion officielle de l'Empire romain), en aval.

Confrontés à la multiplication des données textuelles (suite aux découvertes des manuscrits du Khirbet Qumrân, de Nag Hammadi et d'ailleurs), archéologiques, épigraphiques et papyrologiques, à la pluralité des approches (littéraires, socio-historiques, interculturelles, idéologiques...) et, surtout, à la polarisation des jugements exprimés dans une véritable avalanche de publications nouvelles²,

1. Dans S. BAILLARGEON, « L'ère de la postvérité a commencé. Un monde postorwellien », *Le Devoir* du 17 décembre 2016, en ligne : <https://www.ledevoir.com/societe/487332/l-ignorance-c-est-la-force-l-ere-de-la-postverite-a-commence> (consulté le 18.12.2016).
2. Pour ne citer que deux cas de figure, pour certains spécialistes, l'ensemble du judaïsme galiléen aurait été parfaitement intégré, dans la première moitié du I^{er} siècle de notre ère, dans le tissu socio-économique et culturel du Proche-Orient romain, tandis que pour d'autres ce même judaïsme galiléen n'aurait regardé que dans la direction de Jérusalem et aurait été complètement fermé aux influences extérieures non-judéennes. Quant à la destruction de Jérusalem et de son Temple, en 70 de notre ère, certains spécialistes ont récemment soutenu que son impact sur les

les chercheurs sont les premiers à être désorientés. D'où la nécessité de revenir à une saine méthode philologique et historique, qui nous donne la possibilité de remettre les textes et les traditions dont nous disposons dans les perspectives et les contextes qui étaient et qui sont les leurs.

Avant toute interprétation et mise en relation des faits, il faudra mettre principalement l'accent sur la nécessité de la *vérification systématique* des sources primaires. Les faits, en ce qui concerne le judaïsme du Second Temple et les origines du christianisme, sont principalement ceux qui ont été consignés dans des documents, littéraires et non littéraires, dont il faut commencer par vérifier l'authenticité et la nature mêmes. Les cas de l'*Évangile secret de Marc* et de l'*Évangile de la femme de Jésus*, largement médiatisés et discutés en ligne, sont loin d'être isolés, l'antiquité et la valeur historique de la plupart des textes fondateurs des origines chrétiennes étant régulièrement remises en cause³. Une telle enquête, menée à partir du ou des témoins manuscrits étudiés jusque dans leurs aspects les plus techniques (paléographiques et codicologiques), à l'aide des nouvelles technologies, devrait constituer idéalement le point de départ de toute démarche ultérieure.

L'étape suivante consiste à disposer, pour ainsi dire, chacun de ces textes sur la carte des traditions mémorielles du judaïsme du Second Temple et des origines du christianisme, en prenant soin de bien préciser les trajectoires et les relations intertextuelles qui sont les leurs⁴. Les textes eux-mêmes devraient être analysés de façon, en premier lieu, synchronique (narrative et/ou rhétorique), avant d'être recontextualisés dans les milieux socioreligieux qui leur ont donné naissance, par le recours, le cas échéant, à des comparaisons sociologiques et anthropologiques de nature interculturelle. Quant aux traditions orales et/ou écrites en amont de ces textes, elles devraient être étudiées en tant que dépôts de mémoires sociales filtrées, réinterprétées, mises en conformité et, enfin, narrativisées⁵, afin d'en déterminer la plausibilité historique d'origine. Ayant balisé ainsi le terrain, nous devrions disposer d'un cadre chronologique et idéologique plus solide nous permettant de mieux comprendre l'évolution du mouvement de Jésus et de ses disciples au cours des deux premiers siècles de notre ère.

communautés diasporiques, y compris les communautés « chrétiennes », n'aurait été que très limité.

3. Pour ne citer que quelques-unes des questions les plus débattues, la datation du Livre des paraboles d'Hénoch, l'existence et la nature de la source « Q », la crédibilité du témoignage de l'*Évangile selon Jean*, l'indépendance de l'*Évangile selon Thomas*, la nature du témoignage de l'*Évangile de Judas*, l'existence d'un ou de plusieurs évangiles « judéo-chrétiens », l'origine judéenne ou chrétienne de tel ou tel autre texte pseudépigraphique, la datation de tel ou tel autre écrit « apocryphe » que l'on vient de « découvrir », etc.
4. Dans quelle mesure, par exemple, l'*Évangile selon Jean* est en dialogue avec l'*Évangile selon Luc* et l'*Évangile selon Thomas*, ou l'*Apocalypse* de Jean de Patmos avec le *IV Esdras* et le *II Baruch*, ses contemporains.
5. D'après les modélisations proposées par A. DESTRO, M. PESCE, *Le Récit et l'écriture. Introduction à la lecture des évangiles*, Genève 2016 (édition originale italienne, 2014), et B. EHRLMAN, *Jésus avant les Évangiles. Comment les premiers chrétiens se sont souvenus de leurs histoires du Sauveur*, Paris 2017 (édition originale américaine, 2016). Il va de soi que cette approche a été inspirée par les travaux sur la mémoire collective du sociologue Maurice Halbwachs (1877-1945).

Une telle démarche épistémologique s'inscrit tout naturellement dans la mouvance de la thèse d'une non-séparation précoce du « christianisme » du judaïsme – le judaïsme d'avant et d'après la destruction du Second Temple en 70 de notre ère⁶. Dans cette optique, le mouvement de Jésus de Nazareth n'est pas le seul à être resté profondément judéen (ce qui est désormais, depuis 1985, un acquis communément reçu de la recherche⁷), une fidélité qui marque aussi bien le « judéo-christianisme » de Jacques, le frère de Jésus⁸, que la mission auprès des Nations de Paul de Tarse, un Judéen messianiste qui n'a jamais songé à fonder une quelconque communauté séparatiste et/ou alternative par rapport à « l'Israël selon la chair »⁹. En réalité, il faut attendre le lendemain de la révolte de Bar Kokhba, en 135, pour que certains intellectuels et certains sectateurs du christianisme commencent à prendre leurs distances par rapport au judaïsme environnant en élaborant progressivement une identité spécifiquement chrétienne. Sans oublier que ce judaïsme, qui tantôt attire et tantôt rejette les fidèles non judéens de la religion nouvelle, n'est pas forcément le judaïsme dit « rabbinique », encore largement en gestation en Galilée et en Babylonie, mais plutôt ce qu'il convient d'appeler le judaïsme « synagogal », davantage sacerdotal et mystique, que les études récentes de Simon Claude Mimouni ont contribué à faire sortir de l'oubli millénaire dans lequel il était tombé¹⁰.

II. Le Jésus historiographique

En ce qui concerne le volet historiographique de notre recherche, nous avons souligné l'importance et l'actualité des travaux sur Jésus de ces chercheurs francophones que nos collègues anglophones ont généralement tendance soit à oublier soit à censurer. C'est en effet en taxant Ernest Renan (1823-1892), le père fondateur de l'école historique française, d'ethnocentrisme, de racisme et même d'antisémitisme que l'on peut ensuite se permettre de faire facilement l'impasse sur l'œuvre d'un Alfred Loisy (1857-1940), d'un Charles Guignebert (1857-1939) ou d'un Maurice Goguel (1880-1955), les continuateurs spirituels du maître de Tréguier.

6. Dans le sillage des recherches de D. BOYARIN, *La Partition du judaïsme et du christianisme*, Paris 2011 (édition originale américaine, 2004), et A. H. BECKER, A. Y. REED (éd.), *The Ways That Never Parted: Jews and Christians in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Tübingen 2003.
7. Voir ci-dessous, n. 25.
8. Voir maintenant S. C. MIMOUNI, *Jacques le Juste, frère de Jésus de Nazareth, et l'histoire de la communauté nazoréenne chrétienne de Jérusalem du I^{er} au IV^e siècle*, Paris 2015.
9. Pour un état de la recherche, voir P. PIOVANELLI, « Paul, ce Judéen messianiste qui voulait sauver Israël et le monde », dans D. JAFFÉ (éd.), *Judaïsme et christianisme en dialogue et en élaboration. Polémiques, Identités, Cultures*, Paris 2019, p. 117-136.
10. Voir S. C. MIMOUNI, « Le “judaïsme sacerdotal et synagogal” en Palestine et en Diaspora entre le II^e et le VI^e siècle : propositions pour un nouveau concept », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 159 (2015), p. 113-147; J. COSTA, « Qu'est-ce que le “judaïsme synagogal” ? », *Judaïsme ancien / Ancient Judaism* 3 (2015), p. 63-218; J. COSTA, « Judaïsme synagogal et christianisme », dans M.-A. VANNIER (éd.), *Judaïsme et christianisme chez les Pères*, Turnhout 2016, p. 107-145.

Renan avait déjà été la cible des critiques d'Albert Schweitzer (1875-1965) qui, dans sa célèbre *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*¹¹, avait blâmé, entre autre, la préférence accordée à l'*Évangile selon Jean* et l'excès de sentimentalisme, dont Renan avait fait preuve dans sa *Vie de Jésus*, un ouvrage que Schweitzer continuait à citer d'après la première édition de 1863, et non la treizième, revue et corrigée (notamment en ce qui concerne la valeur à accorder au témoignage de *Jean*), de 1867, qui aurait dû faire figure de texte de référence. À ces propos, largement repris dans les panoramiques actuels de la recherche sur le Jésus historique, sont venues récemment s'ajouter les accusations d'une racialisation orientaliste¹² qui aurait fini par préparer le terrain à l'antisémitisme de ces pseudo-savants pour qui Jésus, le Galiléen, ne pouvait pas être de la même origine ethnique que le reste des Judéens de son époque¹³.

Or, la nature largement impressionniste de ce genre de lectures téléologiques a été mise en évidence, entre autres, par Paul Lawrence Rose et Robert D. Priest¹⁴. De l'avis de ce dernier, les critiques contemporains de Renan auraient négligé de prendre en compte les différentes phases de son évolution intellectuelle (notamment, avant et après la guerre de 1870) et l'ampleur réelle de l'impact de ses écrits. C'est, en effet, dans son *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, publiée en 1855, que le concept de race est le plus utilisé, car, conformément aux théories en vogue dans les études de grammaire comparée de l'époque, Renan croyait en l'existence d'une langue originale sémitique et d'une langue originale indoeuropéenne, parlées par deux ethnies complètement différentes, avec des caractéristiques physiques et culturelles distinctes. Renan considérait, toutefois, qu'il s'agissait d'une situation particulière, qui s'était produite à un moment donné de l'histoire, lorsque quelques tribus avaient donné quelque part naissance, respectivement, à la race sémitique et à la race aryenne. Depuis ce passé reculé, cette condition initiale s'était transformée au gré des déplacements, des échanges et des mélanges (aujourd'hui, on dirait des métissages) des différents groupes humains,

-
11. Au sujet de ce véritable « livre bibliothèque », qui n'a jamais été traduit dans la langue de Molière, voir M. ARNOLD, « Albert Schweitzer et la vie de Jésus. La place de la *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung* dans son œuvre théologique et humanitaire », *Études théologiques et religieuses* 84 (2009), p. 513-534.
 12. Voir E. W. SAÏD, *L'Orientalisme. L'Orient crée par l'Occident*, C. MALAMOU (trad.), Paris 1980 (édition originale américaine, 1979), p. 123-148 ; S. KELLEY, *Racializing Jesus: Race, Ideology and the Formation of Modern Biblical Scholarship*, Londres, New York 2002, p. 82-87 ; T. MASUZAWA, *The Invention of World Religion: Or, How European Universalism Was Preserved in the Language of Pluralism*, Chicago 2005, p. 171-178.
 13. Voir, en général, Z. STERNHELL, *La Droite révolutionnaire, 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Paris 1978, p. 25, 27, 84, et en particulier, S. HESCHEL, *The Aryan Jesus: Christian Theologians and the Bible in Nazi Germany*, Princeton (NJ) 2008, p. 33-38 ; A. LE DONNE, « The Quest of the Historical Jesus: A Revisionist History through the Lens of Jewish-Christian Relations », *Journal for the Study of the Historical Jesus* 10 (2012), p. 63-86 (p. 81-82).
 14. P. L. ROSE, « Renan versus Gobineau: Semitism and Antisemitism, Ancient Races and Modern Liberal Nations », *History of European Ideas* 39 (2013), p. 528-540 ; R. D. PRIEST, « Ernest Renan's Race Problem », *The Historical Journal* 58 (2015), p. 309-330.

les entités tribales des origines se transformant progressivement en peuples, en civilisations, en empires et en nations, ces dernières étant fondées, pour Renan, plus sur un consensus dynamique que sur une origine ethnique, une langue ou une religion communes. En d'autres termes, le recours au concept de race n'est jamais, chez Renan, aussi déterministe que chez un Arthur de Gobineau (1816-1882), l'auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*, dont Renan avait lu, en 1853, les deux premiers volumes, sans en partager, pour autant, les positions extrêmes.

En réalité, à la différence de Gobineau, Renan a toujours agi avant tout en philologue et en historien, en utilisant, au début de sa carrière, le concept de race comme un outil éminemment heuristique. S'il a été lui-même raciste, au sens actuel du terme, il l'a malheureusement été, comme beaucoup de ses contemporains, à l'encontre des Noirs¹⁵. Il n'a jamais été, en revanche, antisémite¹⁶, et cela en dépit de ses jugements à l'emporte-pièce sur la culture judéenne ancienne¹⁷. Nous pourrions même ajouter qu'il n'a pas été non plus islamophobe ou anticatholique, et cela en dépit des propos, parfois assez tranchés et tranchants, qu'il a tenus à l'égard de l'islam ou du catholicisme historiques. Ce qui, aux yeux de l'intellectuel européen épris de spiritualité moderne qu'était Renan, était hautement condamnable dans le judaïsme ancien, tout comme dans un certain islam ou un certain catholicisme du XIX^e siècle, était leur intolérance et leur obscurantisme supposés, dans lesquels il voyait autant d'obstacles à ce progrès de l'humanité qui lui était tellement cher.

Si Renan a été, en son temps et malgré les limites évidentes de son époque, un philologue émérite et un historien novateur¹⁸, ce qui fait peut-être le plus cruellement défaut dans sa restitution du Jésus historique, est toute motivation sérieuse qui aurait poussé le prophète de Nazareth à agir comme il l'a fait. Comme le faisait remarquer avec perspicacité l'ésotériste Édouard Schuré (1841-1929) :

Le Jésus de M. Renan commence sa carrière en doux rêveur, en moraliste enthousiaste et naïf; il la termine en thaumaturge violent qui a perdu le sens de la réalité. [...] Le fait est qu'il devient le Messie sans le vouloir et presque sans le savoir. Il ne se laisse imposer ce nom que pour complaire aux apôtres et au désir populaire. Ce n'est pas avec une foi si faible qu'un vrai prophète crée une religion nouvelle et change l'âme de la terre. *La vie de Jésus de M. Renan est un système planétaire éclairé par*

15. À noter, toutefois, la voix discordante de J. A. FIRMIN, *De l'Égalité des races humaines. Anthropologie positive*, Paris 1885, une réfutation en règle des thèses de Gobineau.

16. Comme l'a opportunément rappelé M.-R. HAYOUN, *Renan, la Bible et les juifs*, Paris 2008.

17. À la différence d'Édouard Drumont (1844-1917), l'auteur du pamphlet *La France juive*, paru en deux volumes en 1886 et plusieurs fois réédité, qui était, lui, franchement antisémite et qui a récupéré, en les détournant, deux citations tirées de *l'Histoire générale et système comparé des langues sémitiques* (É. DRUMONT, *La France juive. Essai d'histoire contemporaine*, Paris 1886, vol. I, p. 12-13).

18. Ce que se plaisent à souligner les auteurs d'une série d'études récentes, trop souvent ignorées par les spécialistes du Jésus historique : J.-P. VAN DETH, *Ernest Renan. Simple chercheur de vérité*, Paris 2012; H. LAURENS (éd.), *Ernest Renan. La science, la religion, la République. Colloque annuel [du Collège de France] 2012*, Paris 2013; R. D. PRIEST, *The Gospel According to Renan: Reading, Writing, and Religion in Nineteenth-Century France*, Oxford 2015; N. RICHARD, *La Vie de Jésus de Renan. La fabrique d'un best-seller*, Rennes 2015.

un pâle soleil, sans magnétisme vivifiant et sans chaleur créatrice. Comment Jésus est-il devenu le Messie ? Voilà la question primordiale, essentielle dans la conception du Christ. C'est justement celle devant laquelle M. Renan a hésité et biaisé¹⁹.

Ce sera, justement, la recontextualisation de Jésus dans la mouvance du mysticisme judéen de la Merkava qui nous permettra de mettre, en partie, à jour quelques-unes de ses motivations profondes.

III. Jésus et la mystique de la Merkava

La figure historique de Jésus de Nazareth continue de passionner le grand public occidental. Il suffit, pour s'en rendre compte, de penser au succès considérable qu'ont remporté certains ouvrages de vulgarisation tels que *Inchiesta su Gesù*, le cycle d'interviews de l'historien des origines du christianisme Mauro Pesce par le journaliste Corrado Augias²⁰, véritable phénomène éditorial en Italie, voire, plus récemment, en France le *Jésus* de Jean-Christian Petitfils²¹ et, aux États-Unis, *Zealot* de Reza Aslan²², qui est censé être le premier auteur musulman à s'intéresser au personnage du Jésus historique. Les exemples pourraient aisément se multiplier²³, tout spécialement dans d'autres domaines de la culture dite « populaire ». Nous nous bornerons à renvoyer, ici, à *Ha-Besora 'al-pi Yehuda*, le dernier roman d'Amos Oz²⁴, où le thème de la réception juive de la figure de Jésus et du rôle historique du disciple qui l'aurait trahi, sert de prétexte à une réflexion de fond sur les tiraillements et les choix politiques qui ont conduit à la création de l'État d'Israël, en 1948-1949.

Ce sont, d'un côté, cette effervescence et, de l'autre, la nature parfois arbitraire de certaines des reconstructions proposées, qui nous ont poussé à rouvrir le chantier du Jésus historique. Or, depuis la parution de *Jesus and Judaism* d'Ed Parish

-
19. É. SCHURÉ, *Les Grands initiés. Esquisse de l'histoire secrète des religions. Rama – Krishna – Hermès Trismégiste – Moïse – Orphée – Pythagore – Platon – Jésus*, Paris 1889, p. 416, n. 1 (nous soulignons).
 20. C. AUGIAS, M. PESCE, *Enquête sur Jésus. L'homme qui a changé le monde*, Monaco 2008 (édition originale italienne, 2006).
 21. J.-C. PETIFILS, *Jésus*, Paris 2011. À noter que l'auteur, un spécialiste de l'histoire politique de l'Ancien Régime, et non des origines du christianisme, souscrit sans ambages à l'authenticité du Suaire de Turin.
 22. R. ASLAN, *Le Zélote*, Paris 2014 (édition originale américaine, 2013).
 23. Par exemple, la traduction française de A. PUIG Y TÀRRECH, *Jésus. Une biographie historique*, Paris 2016 (édition originale catalane, 2005), le récent recueil d'A. DETTWILER (éd.), *Jésus de Nazareth. Études contemporaines*, Genève 2017, voire la monographie de H. KÜNG, *Jésus*, Paris 2014 (édition originale allemande, 2012). Deux volumineuses encyclopédies viennent même d'être publiées en même temps : J. DORÉ, en collaboration avec C. PEDOTTI (éd.), *Jésus. L'encyclopédie*, Paris 2017, et AA. VV., *Jésus. Une encyclopédie contemporaine*, Paris 2017 (contenant une sélection d'articles parus dans la revue *Le Monde de la Bible*).
 24. A. OZ, *Judas*, Paris 2016 (édition originale israélienne, 2014). N'oublions pas que l'écrivain israélien est le neveu de Joseph Klausner (1878-1954), le premier savant juif à publier, en 1922, une monographie substantielle en hébreu moderne sur Jésus.

Sanders, en 1985²⁵, la plupart des auteurs contemporains, spécialistes et/ou amateurs, s'accordent au moins sur un aspect essentiel de la personnalité historique de Jésus de Nazareth, à savoir, qu'il était « juif » (l'ethnonyme « judéen » serait, à notre sens, historiquement plus exact et moins anachronique). Toute la question revient, alors, à savoir à quel type de judaïsme il faut rattacher Jésus, les uns (la majorité) le considérant comme un prophète de la restauration d'Israël fidèle aux « traditions (bibliques) des pères (et des mères) », les autres (une minorité) préférant voir en lui le représentant d'un judaïsme alternatif davantage influencé par des perspectives philosophiques cyniques et/ou stoïciennes²⁶. Les premiers ont tendance à souligner les aspects messianiques et apocalyptiques du ministère de Jésus, tandis que les seconds font plutôt appel aux accents égalitaires et inclusifs de sa prédication, comme si les thématiques de la justice (*dîn*) et de la miséricorde (*hesed*) divines n'étaient pas intimement et inextricablement liées dans la réflexion théologique du judaïsme, depuis les Sages pharisiens jusqu'à Rashi.

Au cours des trente dernières années, ce Jésus judéen a été décrit, à tour de rôle, comme un prophète eschatologique, un faiseur de miracles, un magicien, un maître (*rabbi*) de la Loi, un maître de sagesse, un réformateur social, un pharisien, un essénien, voire un zélote ou un marginal tout court. Comme le constatait, avec la verve qui était la sienne, Morton Smith (1915-1991) :

En ce qui concerne Jésus, [...] tous les comptes rendus de son enseignement et de sa pratique sont conjecturaux, [...] rien ne peut être *prouvé* en la matière. En pratique, les Évangiles constituent notre seul témoignage substantiel. Et ils sont de deux générations après les événements et se contredisent, à la fois, eux-mêmes et l'un l'autre. Il s'ensuit que chaque école critique qui se soucie de la cohérence commence par se faire arbitrairement sa propre idée de ce que Jésus a « dû » être – un 'Am ha-'Aretz pieux, un rabbi hillélite, un prédicateur apocalyptique, un prophète semblable à Élie, etc., etc. – après quoi, elle déclare authentique le matériel qui supporte sa conclusion prédéterminée, inscrit de force au tableau le plus possible de matériel neutre et colle à ce qui reste l'étiquette « secondaire »²⁷.

En partant du constat que l'autorité dont Jésus semble faire preuve, d'après toutes les sources unanimes, dans ses relations sociales (disciples, sympathisants, adversaires, famille), fait de lui un personnage charismatique, au sens sociologique, wébérien, du terme²⁸, nous nous sommes de plus en plus intéressé aux origines possibles d'un tel charisme dans la société et la culture judéennes du I^{er} siècle de notre

25. E. P. SANDERS, *Jesus and Judaism*, Philadelphie (PA), 1985.

26. Sur le *Jesus Seminar* et ses critiques, nous disposons maintenant de l'excellent bilan dressé par D. B. GOWLER, *Petite histoire de la recherche du Jésus de l'Histoire. Du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris 2009 (édition originale américaine, 2007).

27. D'après sa lettre à Gershom Scholem du 12 juillet 1974, publiée dans G. G. STROUMSA (éd.), *Morton Smith and Gershom Scholem, Correspondence 1945-1982*, Leyde 2008, p. 160-162 (nous traduisons).

28. Voir P. PIOVANELLI, « Jesus' Charismatic Authority: On the Historical Applicability of a Sociological Model », *Journal of the American Academy of Religion* 73 (2005), p. 395-427, validant une hypothèse de travail proposée, à l'origine, par Martin Hengel et Gerd Theissen.

ère. L'étude des expériences d'ascension au ciel décrites dans le corpus pseudépi-graphique du *I^{er} Hénoc* (tout particulièrement dans le Livre des Paraboles), dans l'*Ascension d'Isaïe*, voire dans la littérature tardo-antique des Hekhalot (notamment dans le traité *Hekhalot Rabbati*), nous ont encouragé à réexaminer certains épisodes clés des récits évangéliques (tels le baptême de Jésus ou la transfiguration) comme des reconfigurations littéraires d'expériences extatiques particulières. D'où l'hypothèse de travail qui est la nôtre, à savoir, qu'il faut s'efforcer de mieux cerner les pratiques spirituelles de Jésus de Nazareth et de ses premiers disciples en précisant qu'il s'agissait du mysticisme typiquement judéen de la Merkava²⁹, qui donne accès à la salle du « chariot » ou trône divin, c'est-à-dire, à l'endroit même où sont prises toutes les décisions capitales au sujet d'Israël et du genre humain³⁰, et qui peut éventuellement aboutir à la transformation angéломorphique (en Fils de l'Homme, Yahoel, Métatron ou autre « Petit YHWH ») du *yored Merkava*³¹, de « celui qui descend vers le chariot » réussissant ainsi son *entrée* (le verbe *yarad*, « descendre » pouvant être, en hébreu, synonyme d'« entrer ») dans la cour céleste.

Une telle approche présente l'avantage non seulement d'apporter ne fût-ce qu'un début de réponse scientifique à la vieille question de la « vocation » prophétique de Jésus, mais aussi d'éclairer d'un jour nouveau toute une série d'autres questions largement débattues dans la recherche actuelle, à savoir, (1) les rapports que les mouvements de Jean le Baptiste et de Jésus auraient pu entretenir avec la communauté de Qumrân, dont les penchants mystiques sont bien connus ; (2) l'appartenance sacerdotale de la famille de Jésus³², certains prêtres étant manifestement concernés par des pratiques de type mystique, voire impliqués dans les débuts de la littérature mise sous la plume du patriarche Hénoc (le Livre des Veilleurs et le Livre de l'Astronomie du *I^{er} Hénoc*) ; (3) les talents de mystique qu'une partie de la tradition attribue à Marie de Magdala, un autre personnage de premier plan appartenant à l'entourage de Jésus ; (4) l'émergence soudaine et à première vue inexplicable, dans les années 40, d'une christologie « haute » (soulignant l'origine surhumaine du Christ), qui se serait développée sur le terreau particulièrement

29. Telle est la thèse de B. CHILTON, *Rabbi Jesus: An Intimate Biography*, New York 2000, et de P. F. CRAFFTERT, *The Life of a Galilean Shaman: Jesus of Nazareth in Anthropological-Historical Perspective*, Eugene (OR) 2008. Voir les bilans critiques de F. ADINOLFI, « Gesù sciamano e dintorni: un filone alternativo della ricerca su Gesù da Vermes a Crafftert », dans L. ARCARI, A. SAGGIORO (éd.), *Sciamanesimo e sciamanesimi. Un problema storiografico*, Rome 2015, p. 181-236, et de M. PESCE, « Was Jesus a "Mystic" ? », dans S. C. MIMOUNI, M. SCOPELLO (éd.), *La mystique théorique et théurgique dans l'Antiquité gréco-romaine. Judaïsme et christianismes*, Turnhout 2016, p. 179-208.

30. Il s'agit moins d'une *unio mystica* avec la divinité (une éventualité plutôt rare dans le mysticisme juif ancien), que d'une *unio liturgica* avec les anges de la cour céleste *atque*, faudrait-il ajouter, *iuridica*.

31. Les différentes facettes du phénomène de l'apothéose mystique dans le judaïsme ont fait l'objet de l'impressionnante monographie de M. IDEL, *Ben: Sonship and Jewish Mysticism*, Londres, New York 2007.

32. Récemment soutenue par MIMOUNI, *Jacques le Juste* (n. 8), p. 543-564.

favorable de la mouvance mystique que les Sages ont qualifiée, de façon péjorative, des « deux pouvoirs dans les cieux »³³.

IV. Mise en perspective historique

L'étude de Jésus de Nazareth en tant que mystique judéen du 1^{er} siècle de notre ère devrait nous permettre de poursuivre la mise en perspective historique des origines du christianisme entreprise par les spécialistes – Ernest Havet (1813-1889), Maurice Goguel (1880-1955), Oscar Cullmann (1902-1999), Pierre Geoltrain (1929-2004) et Simon Claude Mimouni (né en 1949) – qui se sont succédé, à partir de 1886, à la chaire d'Origines du christianisme.

Les enseignements de Jésus ont été, certes, rapidement récupérés, réinterprétés, voire carrément détournés par des héritiers zélés, qui ont ainsi contribué à creuser, à terme, le clivage idéologique entre messianistes judéens et non-judéens. Toutefois, que ce soit le Jésus, le Pierre, le Jacques, ou le Paul historiques, voire l'auteur de l'*Évangile selon Marc* ou celui de l'*Apocalypse* johannique, aucun de ces personnages n'a été le fondateur du christianisme, car la transformation de ce mouvement, de secte judéenne marginale à religion officielle de l'Empire romain, a été extrêmement lente et progressive, et s'est faite sous la pression de ces événements historiques majeurs qu'ont été, d'un côté, la crise du judaïsme palestinien provoquée par les deux Guerres judéo-romaines, en 66-73 et en 132-135 de notre ère, accompagnée de celle du judaïsme égyptien lors de la guerre dite « de Kitos », en 115-117 de notre ère, de l'autre, l'évolution fort complexe de la société gréco-romaine au cours de l'Antiquité tardive.

Nous touchons, ici, au paradoxe ultime de toute quête sur les origines de n'importe quel phénomène historique ou social, les origines du christianisme les premières, à ce que Marc Bloch (1886-1944) appelait, avec une lucidité rare, « l'idole des origines », car on a trop souvent tendance à « confondre une filiation avec une explication »³⁴. Or, ici comme ailleurs, la situation est autrement plus compliquée, et c'est cette complexité historique que nous avons essayé de mettre en évidence dans nos conférences.

33. Voir les synthèses récentes de C. FLETCHER-LOUIS, *Jesus Monotheism, Volume 1. Christological Origins: The Emerging Consensus and Beyond*, Eugene (OR) 2015, et de P. SCHÄFER, *Zwei Götter im Himmel. Gottesvorstellungen in der jüdischen Antike*, Munich 2017.

34. M. BLOCH, *Apologie pour l'histoire, ou Métier d'historien* (édition annotée par É. BLOCH), Paris 1997, p. 56.